

# A nos lectrices

Autor(en): **Saverny, Marie de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **17 (1879)**

Heft 8

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-185143>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

z'hommo, tot regregni, grebolâvont de frâi :

— S'arrêté-t-on ?

— Lo bon san !

Et tandi que fasont bailli on picotin âi tsévaux, l'eintront po sè mettrè oquiè dein lo cornet. Ma fâi fasâi on bocon frâi po bairè dâo nové, et l'ont demandé de l'édhie de cerises, que l'ein ont bu po lo frâi et po la sâi, se bin que quand l'ont vœlli reinmodâ, ne sé pas que y'avâi, mâ tantiâ que n'étiot pas tant dein lâo z'assiéta. Tot parâi sont partis, mâ arrevâ à Mordze, l'étiot tot retriint, la boula eimbreliequâie, rein d'acquouet, lo tieu perdu; enfin quiet : l'étiot mau fôtu !

— Ne sé que y'é, que dese ion de leu que sè trovâvè dinsè tot évani !

— Mè non plie, se fe on autre.

— Mè râodzâi se n'ein pas lo *mau de mer*, se fe on troisiémo qu'avâi z'âo z'u éta pè lo Hâvre tandi l'esposechon de 67, et lè vouâiquie ti malâdo de cé mau de mer, à cein que desont et duront demandâ à Gatzet lo carbatier de lâo bailli oquiè de ravigoiteint po lâo reveni lo tieu. Mâ diabe lo pas que sè puront gari de sorta et faille reparti on pou après. Ein repasseint pè Accellieins, cein n'allâvè adé pas et se desiront : Faut essiyi de reprendre on petit verro po cein féré passâ. On lâo z'ein revaissè; mâ ein l'agotteint, ne sé pas se lâo répugnivè, mâ firont :

— Mâ n'est pas de la méma ?

— Que cha.

— M'einlevâi se l'est veré.

— Coumeint, n'est pas veré ! se fe lo carbatier, pisque vouâiquie onco voutrè mémo verro qu'on a pas pi relavâ, que vo z'é revaissâ dedein et la bottolie qu'est restâie découtè, que vo ne pâodè portant pas derè que n'est pas de la méma !

Enfin l'est bon ; faille payi, remontâ su la ludze et ramenâ tant qu'à l'hotô cllia peste de mau de mer, que n'est què lo leindéman, après avâi bin droumâi, que l'ein ont éta quitto.

*A nos lectrices.* — Voici quelques réflexions de Mme de Saverny, qui ne peuvent manquer de plaire à beaucoup de maris, et qui, nous l'espérons, seront appréciées par les dames. Elle donne à celles-ci d'aimables conseils sur la manière dont elles doivent se comporter à la maison, durant les soirées d'hiver où, libres de visites, on reste en famille assis au coin du feu :

« La femme, dit-elle, doit se parer alors d'une de ces coquettes robes de chambre qui ont toutes les grâces de l'intimité et toutes les séductions de la toilette. C'est le poème en cachemire, peluche et satin, dédié à Monsieur, un poème écrit pour lui seul, dont il apprécie le charme et détaille en souriant les fanfreluches.

» J'ai déjà dit que le premier devoir de la femme est de plaire beaucoup à son mari. Le petit salon où il la retrouve doit être pour lui le coin de paradis où il oublie ses fatigues et retrouve sa gaieté. Les

jeunes femmes ne savent pas assez ce que peut pour leur bonheur une maison bien tenue, des enfants bien élevés, une élégance délicate. Il faut que le mari sente dans la chaleur du foyer le cœur qui l'anime, l'esprit qui l'éclaire ; que depuis le bon fauteuil, la lampe qui marche à souhait, les bibelots choisis avec goût, le thé bien chaud qu'on lui sert, tout, jusqu'au pompon niché dans les cheveux de sa femme, jusqu'au doux parfum de ses dentelles, lui dise : « On pense à toi ici, et on te veut très » heureux. »

» Il y aurait très peu de maris au cercle si leurs femmes comprenaient ainsi qu'il faut mettre de l'art dans leur bonheur. Se dévouer aux siens, vivre en eux, c'est un des doux privilèges du cœur féminin ; cela lui donne l'éternelle jeunesse ; c'est ce qui rend si charmant le sourire des grand'mères. En existant pour leurs petits-enfants, elles prennent encore leur part des joies de ce monde, elles triomphent au bal avec l'ainée de leurs fillettes, elles sont couronnées au collège avec leur petit-fils. Jusqu'à leur dernier jour, elles chérissent la vie, parce qu'elles peuvent aimer et que tout est là. »

### Conte drolatique.

(Fin.)

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient !... point d'autre réponse. L'air sérieux de M. K\*\*\*, ses regards obstinément fixés sur le balancier, ce doigt qui se balançait lentement avec lui, l'attitude moitié solennelle, moitié anxieuse dans laquelle il se tenait ; tout cela amena les personnes présentes à cette conclusion unanime : Il a perdu la raison.

« Il est fou, dit tout bas le voisin, il faut appeler un médecin. »

Mais le maître de la maison n'en continuait pas moins à marquer imperturbablement la mesure ; tout le village serait venu qu'il ne se fût pas détourné.

« Allez donc appeler sa femme ! » ajouta le voisin. — Pendant que M. K\*\*\* restait là assis à sa monotone occupation, le garçon de salle alla porter la fatale nouvelle à sa femme, qui accourut toute effarée : « Oh ! regarde-moi un peu, mon cher Pierre... c'est moi. Ne me connais-tu donc plus ? »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » répétait le maître de la maison, qui crut que sa femme ne faisait là autre chose que de chercher, comme les autres, à le distraire de ce qu'il avait à faire pour gagner son pari. Toutes les prières, toutes les larmes de Mme K\*\*\* ne furent pas capables de détourner son mari de son balancier. Son doigt allait et venait toujours, sa bouche répétait toujours les mots sacramentels à chaque mouvement de la flèche mobile, et son œil devenait plus hagard, plus vitreux à suivre ainsi incessamment les oscillations de ce balancier. Un léger sourire de triomphe, qui fit une pénible impression sur les personnes présentes, anima un moment ses traits immobiles, à la pensée de l'inutilité des efforts que l'on multipliait autour de lui pour le distraire de son impassible attention. Enfin parut le médecin. Il fixa pendant un long moment son regard attentif sur cet homme qui n'interrompait pas son occupation, secoua lentement la tête d'une manière significative et répondit à l'anxieuse question de Mme K\*\*\* : « Il faut faire le moins de bruit possible autour du patient ; moins il y aura de personnes ici, mieux cela vaudra : le garçon de salle devrait s'éloigner, et la servante n'a rien à faire ici. »

« Voilà qu'il va, voici qu'il vient ! » continuait à dire l'hôtelier en s'accompagnant du mouvement de son doigt allongé.